

CYCLE CINÉMA AU MUSÉE

**TRÉSORS
DE LA
MÉMOIRE
DE SARKIS**

Les 22, 23, 27
et 28 novembre,
5, 6, 7, et 11 décembre
2012

Projection des onze
films qui ont inspiré
l'œuvre de Sarkis, *Trésors
de la mémoire*.

Séances présentées par
Claudine Le Pallec
Marand, universitaire et
intervenante cinéma.

Sarkis, *Trésors de la mémoire*
(*les onze enfants de l'histoire du cinéma*), détail, 2002.

Impressions monochromes jet d'encre contrecollées sur aluminium, néons roses, transformateurs
et variateur électronique, dimensions variables. Collection MAC/VAL, musée d'art contemporain
du Val-de-Marne. Acquis avec la participation du FRAM Île-de-France. © Adagp, Paris 2012.

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Trésors de la mémoire

(Les 11 enfants de l'histoire du cinéma)

se compose de 11 photographies, chacune extraite d'un film réalisé entre 1927 et 1992 ; chaque arrêt sur image donne à voir un enfant, héros du film cité. Le recours à ces onze visages cinématographiques prend des accents biographiques : dans les années 1960, l'adaptation de Sarkis à la vie parisienne passe par le visionnage, des heures durant, de centaines de films. Les photographies déroulent le fil et s'égrènent chronologiquement, dessinant le portrait d'une famille, remontant la généalogie subjective d'une enfance cinématographique, une famille sans frontière, mondiale et multilingue.

Chang

Ernest B. Schoedsack,
Merian Cooper, 1927

Aniki-Bobo

Manuel de Oliveira, 1942

Allemagne année zéro

Roberto Rossellini, 1947

Aparajito

Satyajit Ray, 1956

L'Enfant aveugle

Johan van der Keuken, 1966

Mouchette

Robert Bresson, 1967

Stalker

Andrei Tarkovski, 1979

Où est la maison de mon ami ?

Abbas Kiarostami, 1987

Yeelen

Souleymane Cissé, 1987

Yaaba

Idrissa Ouedraogo, 1989

Une vie indépendante

Vitali Kanevski, 1992

Pour plus de renseignements concernant la mise en place de ce programme pour les scolaires et étudiants, contactez Florence Gabriel, en charge de l'action éducative : florence.gabriel@macval.fr, T +33 (0)1 43 91 14 67

Yeelen

Souleymane Cissé

1987, 105'

À partir de la seconde



Dans une Afrique mythique, le jeune Nianankoro, membre d'une illustre famille bambara dotée d'un pouvoir magique ancestral, s'enfuit sur les conseils de sa mère pour éviter d'affronter son père, Soma, qui veut l'éliminer pour des raisons qu'il ignore. Tandis que son père le poursuit, Nianankoro erre à travers le Mali. Soupçonné d'être un voleur de bétail, le jeune homme est arrêté et condamné à mort par des villageois peuls. Après avoir fait la démonstration de ses pouvoirs magiques, il quitte la communauté avec la première épouse du chef. Toujours poursuivi par son père qui trouve l'appui des forgerons initiés du Komo, Nianankoro, finit par l'affronter dans un duel qui les conduira tous deux à la mort, terrassés par la lumière. Yeelen (la lumière) nous emporte au coeur du Mali ancestral, un monde où la magie, les dieux, la nature et les hommes sont inextricablement liés. Dans cette terre peuplée de légendes et de magie, Nianankoro doit comprendre le monde, l'affronter, en décrypter les signes les plus obscurs pour le dompter et devenir adulte.

Aniki-Bobo

Manoel de Oliveira

1942, 71'

À partir de la seconde



Une bande d'enfants dans les rues de Porto : leurs jeux, leurs rivalités, leurs codes secrets, cette comptine, par exemple, Aniki-Bébé-Aniki-Bobo, mot de passe nécessaire pour pénétrer dans leur univers. Parmi eux une

gamine, Teresinha, sorte d'égérie en miniature que les garçons admirent ou jouent à aimer, n'est pas insensible au charme d'Eduardinho. Carlitos, le plus amoureux de tous est aussi le plus timide de la bande. Pour prouver sa flamme à sa bien aimée, il vole une poupée à l'étalage de la boutique du mercier. Les deux gamins s'affrontent au bord du fleuve Douro. Alors qu'ils font l'école buissonnière, Carlitos et Eduardinho en viennent à nouveau aux mains. Le combat a cessé, mais Eduardinho tombe du talus surplombant la voix ferrée, au moment où passe un train. Carlitos est accusé de meurtre et seule l'intervention providentielle du commerçant volé pourra le laver de tout soupçon.

On a longtemps vu dans *Aniki-bobo* (qui emprunte son titre mystérieux à une comptine enfantine, type « Am-stram-gram ») un précurseur du néo-réalisme. Le film est pourtant très découpé et emprunte tout autant au burlesque muet (le rythme, la partition musicale, l'obsession des gendarmes et des voleurs) qu'à l'expressionnisme.

L'enfant aveugle

Johan van der Keuken

1966, 24'

À partir de la seconde



L'Enfant aveugle, malgré son titre au singulier est avant tout un portrait de groupe : des enfants et de jeunes adolescents, garçons et filles, dans une institution d'enseignement spécialisé pour non-voyants aux Pays-Bas. Le film débute par l'alternance d'écrans noirs et images de choses et de situations invisibles aux aveugles : ville, actualités, TV, spectacles... En voix off, des bribes de témoignages reviennent sur quelques expériences de vie de non-voyants et d'incompréhension de leur existence de la part des voyants : « Certains ferment les yeux et pensent : c'est si grave que ça ! Mais, non, ce n'est pas vrai mais c'est difficile de le leur faire comprendre. Si eux marchent les yeux fermés, ils n'entendent rien... Ils n'entendent pas les arbres, rien ! Et ils se heurtent à tout ! ». Cours généraux, apprentissage du braille, reconnaissance tactile des objets, bricolage, soudure, course à pied, lancer du poids, randonnées dans les dunes et les bois, apprentissage de la canne blanche... En vingt minutes de vie où la joie, les rires et la fierté voisinent avec la tristesse, le découragement et l'incompréhension, Johan van der Keuken réalise l'une des références de l'histoire du film documentaire.

Une vie indépendante

Vitali Kanevski

1992, 97'

À partir de la terminale



Valerka, le héros de *Bouge pas, meurs, ressuscite* du même réalisateur, a grandi et quitté l'enfance. Injustement renvoyé de l'école professionnelle, comprenant qu'il a en partie brisé la vie de sa mère, Valerka quitte Souchanet, remonte plus au nord, vers le fleuve Amour, pour y retrouver une tante qu'il ne connaît pas. Il s'agit pour Valerka d'un voyage initiatique.

Dans ce film âpre, où la neige, la boue, le gris du ciel, la brume et la fumée dessinent le portrait d'un monde en plein chaos, on songe à l'approche du néo-réalisme italien.

Le destin de Valerka nous renvoie aux destins tragiques d'Edmund dans *Allemagne année zéro* de Roberto Rossellini ou de Giuseppe et Pasquale dans *Suscia* de Vittorio de Sica.

Où est la maison de mon ami ?

Abbas Kiarostami

1987, 88'

À partir de la sixième



Un écolier s'aperçoit, alors qu'il se prépare à faire ses devoirs, qu'il a rapporté chez lui par erreur le cahier d'un camarade de classe. Sachant que son camarade risque d'être renvoyé s'il ne rend pas ses devoirs sur son propre cahier, il part à sa recherche. Mais la route est longue et difficile, l'adresse imprécise, et le temps bien court jusqu'au lendemain où

les devoirs devront être rendus. Cette simple course va se transformer pour le jeune écolier en un véritable chemin initiatique dans une société figée sous le poids des interdits.

Où est la maison de mon ami ? est un film réaliste, explique Abbas Kiarostami : « Je veux que mon film ait l'air fidèle au réel. Je veux montrer la vérité ». C'est aussi un film politique dans le sens où « la politique touche l'ensemble de la vie et détermine le quotidien de chaque individu ». Mais c'est surtout un film tendre : « Je voulais faire un film sur l'amour, et non sur le pouvoir. C'est pourquoi dans mon film je n'ai pas montré comment le garçon était puni ».

Allemagne année zéro

Roberto Rossellini

1947, 74'

À partir de la seconde



Berlin au lendemain de la guerre. Une famille se débat avec les difficultés de la vie : le père malade est soigné par sa fille, le fils aîné, un ancien SS récemment démobilisé, n'ose pas se présenter aux autorités d'occupation et vit, caché, sans carte d'alimentation. Le fils cadet, Edmund, âgé de douze ans, essaie de faire vivre sa famille à l'aide de petits trafics que lui vaut sa vie errante, dans Berlin détruit par les bombardements. Un jour, au cours d'une promenade, Edmund retrouve un de ses anciens professeurs, ex-nazi.

Celui-ci lui rappelle les principes d'Hitler sur l'élimination des faibles et des inutiles. Le père ayant dû être hospitalisé et répétant machinalement qu'il vaudrait mieux pour tous qu'il soit mort, Edmund, sans mesurer la portée de son geste, l'empoisonne. Le professeur, mis au courant par Edmund, ne veut pas endosser la responsabilité de ce qu'il considère à présent comme un crime. Désespéré, l'enfant erre tristement dans les rues au milieu des décombres et finit par se jeter d'un cinquième étage d'une maison en ruines.

Evitant tout sentimentalisme ou effet spectaculaire, refusant de porter le moindre jugement, la caméra de Rossellini continue à appliquer la leçon du néo-réalisme : regarder pour comprendre. En suivant l'odyssée d'Edmund, *Allemagne année zéro* nous dévoile le désarroi moral et social d'un pays en quête d'une nouvelle identité.

Chang

Ernest Schoedsack et Merian Cooper

1927, muet, 64'

À partir de la sixième



Chang est l'un des premiers documentaires américains. Le film décrit la vie d'un paysan pauvre du Siam (l'ancienne Thaïlande) et sa lutte quotidienne pour la survie dans la jungle au contact de bêtes sauvages : léopards, tigres et même une horde d'éléphants... Cooper et Schoedsack cherchèrent dans ce film à capturer la vraie vie avec leurs caméras, et recommencèrent de nombreuses prises qui n'étaient pas jugées adéquates aux attentes du film. Le danger était réel pour tous les hommes et animaux impliqués dans le tournage. Les caméras filmèrent de vraies batailles impliquant des tigres, des léopards et des ours, et l'apogée du film montre la maison de Kru en train d'être piétinée par un troupeau d'éléphants.

Yaaba

Idrissa Ouedraogo

1989, 90'

À partir de la quatrième



Bila, un jeune garçon de 10 ans et sa cousine Nopoko vivent heureux dans leur village sahélien. Un jour ils croisent Sana, une vieille femme vivant en marge des autres villageois qui la considèrent comme une sorcière. Cependant, Bila se prend d'affection pour la vieille femme qu'il appelle « Yaaba ». Pendant ce temps, la vie s'écoule au village avec son lot de joies et de peines. Un jour Nopoko attrape le tétanos, son état ne fait qu'empirer, personne au village y compris le guérisseur, ne peut la soigner. Personne sauf Sana.

Comme tous les films précédents d'Idrissa Ouedraogo, l'action prend pour décor la Région de Ouahigouya au Burkina Faso. Le film est un rite initiatique, celui du passage à l'âge adulte de Bila, qui doit faire tour à tour face au rejet, à l'ignorance, faire preuve de courage, de fidélité, et affronter la mort d'un proche. Parallèlement, le réalisateur met en scène la vie du village et de ses habitants, leurs querelles, leurs lâchetés mais aussi leur courage, leur bonté.

Stalker

Andrei Tarkovski

1979, 163'



Il existe une zone, un lieu dont personne ne connaît la nature. A-t-elle été touchée par une bombe atomique ? Une météorite ?

Cette zone est crainte par tout le monde et cernée par la police. On ne peut y entrer : elle est considérée comme dangereuse.

En son cœur, on dit qu'il existe un lieu, « la chambre », où tous les souhaits peuvent être réalisés. Des passeurs, nommés « Stalkers », (terme anglais qui signifie chasseur à l'approche, rodeur) peuvent guider ceux qui tentent d'atteindre la zone...

Un écrivain et un professeur de physique sont parvenus à rentrer en contact avec un stalker et décident de pénétrer dans la zone afin de découvrir cette fameuse chambre. Ils ignorent que la zone suit ses propres règles, dont seul le stalker peut comprendre le sens. Ces règles contraignent le professeur et l'écrivain à révéler leur personnalité intime, ce qu'ils cachent au plus profond d'eux-mêmes. Arrivés au seuil de la chambre, après avoir traversé de multiples obstacles ayant révélé les véritables intentions de chacun des protagonistes, le professeur et l'écrivain sont confrontés à une ultime crise existentielle : le professeur veut détruire la zone par crainte qu'elle ne tombe en de mauvaises mains (raison honorable qui cache en réalité un désir de vengeance personnelle) ; l'écrivain, dans son désir de retrouver une gloire perdue et ayant perdu foi en lui-même, finit par s'identifier au sacrifice du Christ.

Aparajito

Satyajit Ray

1956, 110'



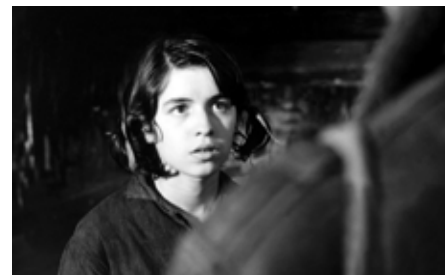
L'Invaincu (Aparajito) est un film indien réalisé par Satyajit Ray, en 1956, Lion d'or à Venise en 1957. C'est le second volet de la trilogie d'Apu, adapté de la dernière partie du roman *Pather Panchali*, et de la première partie de sa suite *Aparajito*. Il est centré sur la vie d'Apu de l'enfance au collège. Le film commence avec l'installation de la famille d'Apu dans un appartement où l'enfant se fait rapidement de nouveaux amis. Tandis que Sarbajaaya (la mère d'Apu) reste à la maison, Harihar (son père) travaille comme prêtre. Toutefois, pour la fête de Divâlî, Harihar est cloué au lit par la fièvre et Apu est envoyé auprès de lui pour le reconforter. Ignorant le conseil de sa femme, il part pour les ghâts le lendemain, chute sur les marches en rentrant à la maison, et meurt quelques jours plus tard. Comme Harihar n'est désormais plus là pour protéger la famille, Sarbajaaya est embauché comme domestique pour avoir un revenu et faire vivre la famille. Sarbajaaya et Apu sont incités par un parent à retourner dans leur village. Une fois qu'ils sont établis dans un village nommé Mansapota, Apu demande à sa mère de payer pour qu'il puisse aller à l'école, où il apprend studieusement. Petit à petit se dessine la possibilité de faire sa scolarité à Kolkata (anciennement Calcutta). Sarbajaaya, bien qu'impressionnée par ces bons résultats, n'arrive pas à se résoudre à laisser partir son fils. Elle finit par céder, avec réticence, et l'aide à préparer son départ. Sarbajaaya tombe sérieusement malade, mais refuse d'avertir Apu. Quand il apprend la vérité, il part aussitôt pour Mansapota, où il arrive trop tard : il est désormais orphelin. Rejetant l'offre d'un parent de rester et de devenir un prêtre brahmane, il décide de repartir à Kolkata, et accomplit les derniers rites pour sa mère là-bas.

Héritier du néo-réalisme, le cinéma de Satyajit Ray s'attache à rendre sensible les instants, les décors, les paysages et les rencontres qui jalonnent l'itinéraire et l'apprentissage du héros, sans jamais sombrer dans le sentimentaliste.

Mouchette

Robert Bresson

1967, 78'



Mouchette, une adolescente taciturne, dont le père est un contrebandier alcoolique et la mère gravement malade, vit, solitaire, dans un petit village. Un soir d'orage, alors qu'elle rentre de l'école, elle s'égaré dans la forêt. Elle accepte l'hospitalité d'un braconnier, *Monsieur Arsène*, le premier habitant du village à lui témoigner un peu de compassion. Mais il finit par abuser d'elle. En rentrant chez elle, Mouchette assiste à la mort de sa mère, sans avoir le temps de se confier à elle... Se heurtant à l'hostilité méprisante de sa famille et de tout son village, Mouchette trouve provisoirement refuge chez une vieille « *qui aime les morts* ». Elle donne à Mouchette, avant qu'elle ne reparte, une robe blanche, qui semble une robe de mariée. Écrasée de désespoir, Mouchette s'enroule dans la robe et va se noyer dans un étang, sur une musique de Monteverdi.

Adapté d'un livre de Georges Bernanos, le film de Robert Bresson reste fidèle à ses principes de réalisation : des acteurs non professionnels, en quête de la grâce et de la liberté portent un cinéma anti-spectaculaire, caractérisé par l'extrême rigueur des cadrages et des plans.